

ART CONTEMPORAIN

« Être artiste, c'est comme être prêtre ou médecin »

À l'occasion d'une exposition à Milan, hantée par le 11-Septembre, Maurizio Cattelan évoque son retour à l'art, l'aventure « ToiletPaper » ou sa banane scotchée

ENTRETIEN

L'ombre du 11-Septembre plane sur « Breath Ghosts Blind », l'exposition XXI, de la star italienne Maurizio Cattelan, au HangarBicocca, à Milan. Ce projet en clair-obscur est l'occasion de revenir sur l'arrêt de la carrière, il y a dix ans, de cet artiste en constant équilibre entre facéties et gravité, sur les raisons de son retour, sur l'aventure ToiletPaper ou sur l'épisode de la banane scotchée.

Vous vous exprimez peu dans la presse. Dans le passé, vous êtes même allé jusqu'à envoyer quelqu'un d'autre pour répondre à une interview... N'aimez-vous donc pas parler de votre travail ?

Je travaille avec mes tripes, mais j'ai toujours été timide face aux caméras et aux micros. Je ne suis pas très doué pour les conversations, or, quand on fait face à ses limites, il faut trouver des solutions. Donc, oui, j'ai fait ça quelquefois, mais au tout début ! Enfant, j'ai redoublé deux fois, et j'ai arrêté l'école à 17 ans, avant de commencer à travailler. J'ai fait plein de boulots différents avant de devenir artiste. Nous sommes comme nous sommes, et j'ai fait pas mal de chemin, si on considère d'où je suis parti. Et je n'aime pas parler de mes œuvres, aussi, parce que je trouve que ça rompt la magie.

Milan accueille votre première grande exposition avec de nouvelles œuvres depuis votre retour en 2016, après une interruption de cinq ans. Pour quoi aviez-vous décidé de tout arrêter, en 2011, alors que votre carrière était à son acmé ?

Cet été, pendant les Jeux olympiques de Tokyo, la gymnaste américaine Simone Biles, dont tout le monde attendait de nouvelles médailles d'or, a annoncé qu'elle

« L'INDUSTRIE DE L'ART PEUT ÊTRE VUE DE L'EXTÉRIEUR COMME QUELQUE CHOSE DE COMIQUE »

renonçait à la compétition : elle ne pouvait plus, la pression était trop forte. J'ai trouvé ça très intéressant, car nous ne voyons qu'un aspect des athlètes, nous ne voyons pas les personnes réelles derrière. On attend aussi beaucoup des artistes. C'est difficile de dire stop. Elle l'a fait, et elle a reçu un soutien assez unanime. Dans mon cas, élaborer une nouvelle œuvre me prend du temps, plusieurs mois au moins. Je n'ai ni atelier ni assistants, je travaille seul, et je fais appel à des entreprises de confiance pour réaliser mes pièces. À un moment, ça a trop consommé mon cerveau, il y avait quelque chose de mortifère. J'ai ressenti le besoin de me ressourcer après ma grande rétrospective au Guggenheim, à New York. Il fallait que je fasse autre chose.

Pensiez-vous arrêter définitivement, alors ?

Oui, j'avais commencé à 30 ans, je m'arrêtai à 50 ans, cela avait été vingt bonnes années. J'étais arrivé à l'art d'une façon non conventionnelle, je parlais de la même façon. Être artiste, c'est comme être prêtre ou médecin, il n'y a pas de temps de pause, on est toujours happé par quelque chose. Il est devenu clair pour moi que je devais arrêter. De nombreuses personnes ont été déçues. Cela m'a surpris, j'ai été naïf. Il ne faut pas croire que l'on se fait tout seul, on fait partie d'un système. Les artistes sont comme des chevaux de course, beaucoup de gens parient sur vous.

Au même moment, vous cofondiez le magazine photo ToiletPaper. Êtes-vous facilement passé d'un univers à un autre ?

J'avais toujours été séduit par le langage de la publicité et de la mode. Ce projet, venu naturellement, était une bonne façon de me sortir de l'art contemporain. ToiletPaper m'a donné la liberté de comprendre que, parfois, on peut être mis à la poubelle. Car lorsque je me suis retiré du monde de l'art, j'assistais à mon enterrement chaque jour. J'ai vu comment les gens traitent votre travail en salle des ventes quand vous êtes mort pour eux. J'ai expérimenté le renouveau et la mort de mon ego, moi qui pensais justement avoir surmonté la question de l'ego, avoir prouvé que je n'avais rien à me prouver.

Les années de 2012 à 2014 ont été des années cruciales, où j'ai vu des portes se fermer. Au début, ToiletPaper était un désastre, donc j'ai connu une période où tout s'effondrait. Puis ce magazine a grandi, et il est devenu une agence de communication avec des clients, un fonctionnement commercial. Ces sept ou huit dernières années ont été fantastiques, mais cela continue désormais sans moi, même si je reste partenaire.

Vous avez, depuis, fait des expositions personnelles, sans nouvelles pièces, et signé deux œuvres isolées qui ont fait grand bruit : America, des toilettes en or installées au MoMA, et surtout une banane scotchée sur le stand de la galerie Perrotin, à la foire Art Basel Miami, en 2019, devenue une sensation mondiale. Vous attendiez-vous à un tel retentissement pour cette pièce ?

Non, absolument pas. D'ordinaire, je ne produis jamais d'œuvres spécifiquement pour les foires. Non pas parce que je

Le 24 octobre, à Milan. EDMONDO DELLE POURE - LE MONDE



suis contre le système des ventes, mais parce qu'il faut créer des œuvres qui fonctionnent dans ce cadre où règnent la vitesse et les affaires. Si je devais en faire une, il fallait qu'elle sonne juste avec cet environnement. Depuis un

an, j'avais un projet en cours d'une banane scotchée, et j'avais fait des tests avec une banane en bronze ou en fibre de verre. J'ai repensé, et soudain, c'est le lieu qui a fait l'œuvre : j'ai trouvé qu'une vraie banane scotchée à

même le stand d'une foire faisait sens. J'aime cette banane, intitulée *The Comedian*. C'était un outil pour montrer comment l'industrie de l'art peut être vue de l'extérieur comme quelque chose de comique. Et comme ce dont on

Une exposition en trois temps pour faire l'expérience de la perte

L'artiste italien occupe les 5 000 mètres carrés du Pirelli HangarBicocca, à Milan, avec une scénographie épurée, aux accents tragiques

On est d'abord happé par l'obscurité et le silence. Deux corps à terre, au loin, attirent le regard et les pas. Il s'agit d'un homme et d'un chien, les yeux clos, à la blancheur de marbre. On pense aux silhouettes figées dans le sommeil de Pompéi ou à des géants, mais l'œuvre s'appelle *Breath*, « le souffle ». À y regarder de plus près, le duo, en position fœtale, semble dormir paisiblement à même le sol. L'homme, habillé, porte un bonnet, est-ce un SDF, un double de l'artiste (il a ses traits) ou ce tableau forme-t-il une créche revisité et dépourvue ?

Une lumière plus crépusculaire mène les visiteurs à travers le bâtiment. Partout, des centaines de pigeons figés et quelques colombes blanches ont colonisé l'espace, surplombant le vaste passage. Cette nuée muette est intitulée *Ghosts*, « les fantômes ». Chez Maurizio Cattelan, les mêmes pigeons endossent des rôles allégoriques successifs. Car la plupart de ces volatiles urbains proviennent de la pièce réalisée par l'artiste pour le pavillon italien de la Biennale de Venise 1997, où ils incarnaient alors d'envahissants *Tourists*, avant de devenir

Others (« les autres »), toujours à Venise, en 2011.

Au bout, la lumière soudain aveuglante révèle la pièce maîtresse de l'ensemble : *Blind*, « l'aveugle ». Après l'intimité des corps au repos, puis une déambulation tout en profondeur, le regard est porté vers le haut : un monolithe noir s'élève, telle une tour traversée en son sommet par un avion. Lorsqu'on lui fait face, la vision est celle d'une croix, dont on réalise en pénétrant dans l'espace que les côtés sont des ailes. « Aveugle » comme un trou noir, une vision impossible et tragique ancrée

dans la rétinie collective, et que l'artiste a condensée en cette forme épurée. Très spatiale et solennelle, l'orchestration visuelle en trois actes accompagne de façon on ne peut plus équilibrée cette pièce maîtresse, qui pourrait apparaître comme simpliste de premier abord.

Une grand-messe abstraite

« On ne fait que marcher sans voir la fin, et, quand on la découvre, on fait face à des choses qui sont très personnelles, car chacun a sa propre histoire avec le 11-Septembre. Cette physicalité, ce n'est pas comme faire face aux Twin

Towers, mais, personnellement, ça me donne une sensation de paix, confie l'artiste. Une chose amène à l'autre, et j'y vois un cycle de la vie. La naissance sera toujours là, et nous expérimentons toujours la perte. Entre les deux, il y a la vie. Dans ce cas, il y a des fantômes, car la vie se répète, notre chemin suit celui de nos ancêtres, de centaines de générations. Parfois, je me réveille et je me demande : en quoi ce que nous vivons est-il différent de la vie des gens il y a cinq cents ou mille ans ? Dans les principes, c'est un peu pareil : l'ancien, le nouveau, le passé, le présent et le

lendemain. Il y a des choses qui sont vécues et revécues constamment. Dans notre temps, nous ajoutons des détails à ces expériences. » Dans un espace cathédrale qui offre une grand-messe abstraite sur la fragilité, la peine et la perte collectives, les visiteurs reviennent sur leurs pas pour terminer la procession dans un silence religieux. ■

E. J.

Maurizio Cattelan, *Breath Ghosts Blind*, au Pirelli HangarBicocca, à Milan. Jusqu'au 20 février 2022. Entrée libre, sur réservation.



marché de l'art des investisseurs. Aujourd'hui, les grandes foires sont faites pour vendre des œuvres rapidement. J'ai vu les choses comme ça : si je devais être dans une foire pour mon retour, je pourrais vendre une banane comme les autres vendent leurs peintures. Je pourrais utiliser ce système, mais avec mes règles, et un peu de dignité. La vie est parfois tragique et comique à la fois, et certaines de mes œuvres abordent ces deux facettes. J'utilise des artifices pour m'exprimer ou aborder des sujets délicats, mais pas pour me moquer de qui que ce soit ou pour faire rire.

On ne peut pas vous soupçonner d'être sarcastique avec votre exposition au Pirelli HangarBicocca, qui est hantée par le 11-Septembre. Quel a été le déclencheur de ce projet ?

Le processus a été celui de chaque exposition. On part d'un endroit, de quelque chose qui vous frappe, et d'un désir d'explorer un espace, un sujet. J'habitais à New York en 2001, et j'ai assisté en direct, d'un taxi, à l'attaque des Twin Towers. Le lendemain, c'était comme se réveiller dans un autre monde. Toutes nos valeurs étaient ébranlées. L'attaque était une façon de communiquer, et nous comprenions le message : les auteurs avaient fait la chose la plus spectaculaire et audacieuse avec peu de moyens, et cela changeait notre regard sur le monde. C'est une cicatrice qui n'est pas encore suturée, même vingt ans plus tard. Mon projet a commencé il y a quatre ans. Un matin, je me suis réveillé et quelque chose s'était cristallisé. J'avais l'image d'une colonne avec un avion. Je savais que, comme lorsque j'imaginai Hitler agenouillé [Him] ou le pape écrasé par une météorite [La Nona Ora], je touchais à quelque chose qui était tabou, dans le sens où imaginer en faire une exposition allait être complexe. C'est une question d'équilibre, de délicatesse, pour arriver à ne pas être dans l'outrage et toucher les gens.

A l'origine, vous vouliez montrer cette installation à New York...

J'ai proposé un projet d'exposition autour de cette œuvre aux États-Unis, puis à Paris, en Espagne, au Danemark et en Angleterre, dans des institutions précises. Des dialogues se sont noués, mais j'ai essuyé beaucoup de refus, puis il y a eu le Covid-19. Vicente Todolí, qui dirigeait la Tate Modern de Londres avant de prendre la direction du HangarBicocca, m'a soutenu, et je lui ai demandé si lui pouvait imaginer une exposition autour de ce projet. Il m'a dit que s'il n'y avait qu'une œuvre ça ne l'intéressait pas, mais que, pour une exposition, il était d'accord. Et la conversation s'est engagée.

La dimension de cet espace hors norme a-t-elle été un atout ?

L'immensité a été un défi. Il fallait gérer ce vide, d'autant que je n'imaginai pas vingt œuvres dans cette exposition, mais seulement trois. Nous connaissions la fin de l'exposition, il nous a fallu construire un début. Nous sommes dans une église industrielle, le lieu appelait une liturgie. Vicente Todolí et Roberta Tenconi, la commissaire, ont été décisifs pour l'élaborer avec moi. L'exposition aurait été complètement différente ailleurs, mais c'est exactement ce qu'il fallait.

C'est peut-être trop tôt pour exposer aux États-Unis, mais cette œuvre est amenée à circuler. Elle a besoin d'être expérimentée physiquement, les photos ne peuvent pas exprimer l'effet qu'elle produit. Aujourd'hui, elle existe, et il n'y a aucune controverse, contrairement à ce que certains auraient pu penser. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
EMMANUELLE JARDONNET

parle le plus, c'est l'argent, tout s'est cristallisé : c'est la foire, la banane et son prix, 120 000 dollars, qui ont fait l'œuvre. J'ai pris le risque de me ridiculiser, car s'il n'y avait pas de vente, l'œuvre ne fonctionnait pas.

Cette œuvre est devenue célèbre... pour de bonnes raisons, selon vous ?

Nous vivons dans une société de communication, où l'on veut que sa voix soit entendue. La polémique peut parfois être un outil. Si ce n'est pas le contenu de ce que vous faites qui fait polémique, juste l'effet que cela produit, ça va, sinon il ne reste rien, et ça ne m'intéresse pas.

On dit de vous que vous êtes un farceur, un provocateur. Qu'en pensez-vous ?

La banane n'était pas une blague pour moi, c'était une vignette : un marchandise artistique. Comme je fais peu d'œuvres, tout ce que je fais, je le fais avec une approche sincère. Quand j'ai commencé, il y a une vingtaine d'années, l'art était un commerce entre collectionneurs, il y avait quelques foires, et en salles des ventes, les prix élevés concernaient des artistes morts depuis longtemps. Et soudain ont débarqué sur le

Les fidélités et les ailleurs musicaux de D'Jazz Nevers

Attentif à la scène française et européenne, le festival invite près de cent vingt musiciens pour sa 35^e édition, qui se déroule jusqu'au 13 novembre

MUSIQUE

NEVERS - envoi spécial

Sur la page Facebook de D'Jazz Nevers sont annoncés près de cent vingt musiciennes et musiciens pour la 35^e édition du festival organisé depuis samedi 6 novembre et prévu jusqu'au samedi 13. Grande semaine de huit jours donc, concerts dès midi jusqu'en soirée, rencontres avec le public pour échanger autant sur l'acte créatif que sur les sensations qu'apportent les musiques. Et toujours l'affirmation de fidélités fortes à des artistes de la scène française et européenne, le suivi de leur évolution au cours des ans.

Ainsi le violoncelliste Vincent Courtois, qui présente *Oakland*, inspiré du roman *Martin Eden*, de Jack London (1876-1916) et joue au sein de deux autres groupes durant le festival. Dimanche 7 novembre, au Théâtre municipal, il rappelle que son trio, né il y a une dizaine d'années, avec les saxophonistes Robin Fincker et Daniel Erdmann, est déjà venu deux fois au festival. Pour *Oakland*, ce trio est augmenté de l'acteur Pierre Baux, cocoonneur du spectacle, et du chanteur John Greaves. Aux romans des grands espaces et des aventures a été préféré ce texte aux multiples entrées, qui conte

l'histoire d'amour entre Ruth, jeune femme de la bourgeoisie d'Oakland, et Martin, « bête de somme » qui a découvert la poésie, la littérature, est devenu écrivain – une œuvre également riche en réflexions sur l'élevation sociale, la condition ouvrière.

Du roman, Courtois et Baux ont gardé quelques moments : le coup de foudre, les pensées de désir ; le travail harassant, inhumain, dans une blanchisserie avec l'ami Joe Dawson ; la célébrité, l'argent, un final hanté dans les eaux sombres de l'océan. Baux et Greaves font vivre les mots, en français et en anglais – parties chantées par Greaves, plongées dans le texte original. La musique, soigneusement écrite pour ne pas être que descriptive de situations, mène vers des chemins parallèles d'imagination.

Une heure de grâce

Autre « habitude », depuis les premiers temps du festival, comme l'indique Roger Fontanel, directeur depuis sa création, le vibraphoniste Franck Tortiller. Lundi 8, peu après midi, il est au Théâtre municipal avec le guitariste Misja Fitzgerald-Michel. Vérité du son des instruments, tout juste amplifié, dont l'on goûte la frappe des mailloches sur les lames de métal, la vibration des cordes avec le bois

Le violoncelliste Vincent Courtois a présenté « Oakland », inspiré du roman « Martin Eden », de Jack London

de la guitare. Résonnent quelques standards du jazz (un *Bernsha Swing*, de Monk, emporté), des airs folk, dont *Guinnevere*, de David Crosby, que Miles Davis et Herbie Mann reprirent, et des « chansons qui essaient de changer le monde », dit Tortiller, dont une superbe version de *Witchy-Tai-To*, air traditionnel indien dont le saxophoniste Jim Pepper fit en 1971 une merveille. Parties solistes dans leur juste durée : l'entente musicienne est évidente pour un peu plus d'une heure de grâce.

En fin d'après-midi, au Café Charbon, tout juste ouvert après plus de deux ans de travaux de rénovation et d'agrandissement, se produit le quartette du tromboniste Daniel Zimmermann. Jazz, envies pop, liens avec des musiques traditionnelles (Japon, Afrique), l'originalité qu'apporte le son du saxophone basse de Gérald

Chevillon, l'inventivité et le toucher du claviériste Benoît Delbecq... mais l'on se trouve débordé par un trop-plein d'idées musicales, des systématiques d'entremêlements rythmiques qui finissent par étouffer les mélodies.

En soirée, retour au Théâtre municipal. Eve Risser, pianiste, compositrice, est à la tête du Red Desert Orchestra. « *Le désert rouge, c'est le sol mandingue* », dit Eve Risser, dont l'orchestre agrège les pratiques du jazz et les cultures musicales de l'Afrique de l'Ouest, celles du Mali surtout. Il y a deux joueuses de balafon, un joueur de djembé, une section de vents (trois saxophones, trombone et trompette), de la guitare électrique, une basse électroacoustique à la sonorité sourde, une batterie. Les influences se rejoignent en un tout cohérent de mouvements cycliques et dérépétitions de motifs, longues pièces, mais sans longueurs d'un ailleurs musical au généreux foisonnement. ■

SYLVAIN SICLIER

Festival D'Jazz Nevers, jusqu'au 13 novembre. Avec notamment Phoenix, Christian Wallumrød (le 10), Curiosity, Daniel Erdmann, Kyle Eastwood (11), Joëlle Léandre, Michel Portal (12), Jean-Marie Machada, Trio Gurtu/Sosa/Presu (13) D'jazznevers.com

ARTS

Le Louvre lance un appel aux dons pour l'acquisition d'un précieux camée

Le musée parisien a lancé, mardi 9 novembre, sa douzième campagne annuelle d'appel aux dons dans le cadre de son initiative Tous mécènes !, pour l'acquisition d'une pièce de la Renaissance italienne. Jusqu'au 25 février, chacun peut apporter sa contribution, sur place ou en ligne. Le Louvre espère recueillir au moins 1 million d'euros afin d'acquérir le camée de Vénus et l'Amour, attribué à Giovanni Ambrogio Miseroni (1551-1616), l'un des plus grands sculpteurs de pierre dure de son temps. L'œuvre a appartenu à Mazarin, puis à Louis XIV. — (AFP)

Six millions de visiteurs pour l'Arc de triomphe « empaqueté »

Un rapport, rendu public mardi 9 novembre, estime que six millions de personnes ont vu l'Arc de triomphe, wrapped, Paris, 1961-2021, à Paris, œuvre posthume de Christo et de son épouse, Jeanne-Claude. C'est plus que pour le *Wrapped Reichstag*, à Berlin, en 1995 (cinq millions), et que pour *The Gates*, en 2005, à New York (quatre millions), selon les équipes chargées de l'organisation du projet. Parmi les six millions de personnes ayant vu l'édifice enveloppé ou s'étant promenées aux alentours, du 18 septembre au 30 octobre, « 30 % d'étrangers et 70 % de Français, dont 40 % d'Ile-de-France », selon le rapport. Les chiffres avancés reposent sur plusieurs sources de données, dont Orange Flux Vision Tourisme, un dispositif utilisé par l'opérateur pour établir une estimation de la fréquentation dans des zones prédéfinies, ainsi que sur des données de la RATP. — (AFP)

Samuel Fosso



MEP

511 rue de Foyot, 75004 Paris
Informations et réservation : mep-fr.org

10.11.21 13.03.22

PARIS MENTOR LUCERNE

ART FOUNDATION
Humbro Stockholm 10007